LE JOUR, 1950
18 MAI 1950

LE LIBAN A ROME

Les Libanais sont sensibles à l'accueil fait à leur ministre des Affaires étrangères, à Rome. Ils l'avaient été à celui du Brésil, de l'Argentine et de l'Espagne...

Partout M. Takla s'est trouvé en pays de connaissances. De même naturellement qu'à Paris.

L'accueil de Rome a la valeur d'un symbole. Celui de Madrid avait la valeur d'un autre symbole. Une présence libanaise officielle, dans le Nouveau monde comme dans l'Ancien, évoque nécessairement le passé. C'est toujours une tranche d'histoire qui surgit; et le lien s'établit entre le présent, si mouvementé et si divers, et les époques lointaines.

Le ministre libanais a été l'objet d'honneurs divers. La courtoisie italienne n'est jamais en reste ; et la musique du langage ajoute à la grâce du geste. M. Takla a été reçu par M. de Gasperi, puis au Capitole. En l'absence du comte de Sforza, actuellement à Londres, il a conversé avec le sous-secrétaire d'Etat. Sans doute, suivant les règles et les usages, aura-t-il, en marge de la visite italienne passé le Tibre à la limite du Vatican et sollicité une audience du Saint-Père.

Il est dans l'ordre que les Libanais se déplacent raisonnablement, membres du Gouvernement et citoyens, montrant l'universalité de notre petit pays et sa vocation.

Des conventions commerciales ou culturelles conclues au préalable ont été signées ici et là. Si particulières ou restreintes qu'elles soient, elles montrent la voie de l'avenir.

Le rôle d'un pays, ses chances, les services qu'il peut rendre sur le plan international ne se mesurent pas au chiffre de sa population, aux dimensions de son territoire. Il y a sur cette terre des masses humaines amorphes et sans vie ; il y en a d'autres, beaucoup moins importantes par le nombre mais qui portent en elles une flamme.

Nous pensons être de ces dernières qui, quand elles s'occupent de procédure internationale et d'échanges comme de questions ayant trait à la culture, sont toujours au service de la civilisation.

La visite de M. Philippe Takla à Rome a coïncidé avec la présence de Taha bey Hussein dans la Ville éternelle. Le ministre égyptien de l'Instruction publique porte de son côté un message à l'Europe. A Rome, vers le même moment, il faisait une conférence sur le classicisme et donnait une définition du "classique". Il est agréable que le hasard nous ait fait rencontrer sous cet aspect l'Egypte, à Rome.

Le monde arabe n'est pas encore suffisamment sorti de sa longue torpeur. Il doit s'aérer mieux pour retrouver avec sa tradition la plus illustre, les routes de l'Occident et de l'univers.

L'invitation au voyage se commande quand ses buts sont de cette nature. Les visages du monde, les plus attrayants surtout, il faut que nous les connaissions ; **c'est finalement le moyen le meilleur de se connaître soi-même.**

Le monde arabe est à l'extrême occident de l'Asie, comme il est à l'extrême occident de l'Afrique. C'est un double privilège. Il est normal que la vie de l'Occident, si profondément mêlée à la sienne, lui soit familière.

On dit que tous les chemins mènent à Rome. Le nôtre est encore le plus court.